



Gadon Armand : Né le 11-10-1845 à Concarneau ; 1869, prêtre et professeur à Pont-Croix ; 1873, directeur au grand séminaire ; 1888, chanoine honoraire ; 1891, économiste du grand séminaire ; 1893, supérieur du grand séminaire ; 1900, vicaire général ; 1912, vicaire général (archidiacre) ; décédé le 13-03-1927.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1927 p. 167-172.



Monsieur le chanoine Armand Gadon, vicaire général, vient de mourir, dans sa 82e année.

Ses derniers jours ont été douloureux. Très ralenti dans sa marche jadis si rapide, affaibli et souffrant dans son pauvre corps, ne pouvant plus étudier; écrivant péniblement, privé des joies du Bréviaire, son unique consolation était de dire encore la sainte messe, chaque jour avec plus de lenteur et d'hésitation. Il dut y renoncer le dimanche 6 Mars. Une pneumonie vint alors l'abattre. Il reçut les derniers sacrements en s'associant aux prières de la liturgie Sa forte constitution opposa pourtant au mal une résistance inattendue. La mort vient d'en avoir raison, malgré tous les soins donnés au cher malade.

Les fidèles du diocèse le connaissaient peu. Mais le clergé et les communautés perdent en lui un père universellement vénéré, Il sentira monter vers Dieu en sa faveur tout un courant de prières reconnaissantes.

La vie de Monsieur Gadon s'est déroulée en droite ligne. Dès le début, à Concarneau comme à Pont-Croix, sa vocation apparut très claire. L'esprit de sa famille l'y préparait. Ses amitiés de jeunesse le soutinrent. Il n'eut rien des allures des marins-pêcheurs qu'il aimait à rencontrer dans son enfance. On l'aurait pris plutôt pour un jeune lévite. Sa piété égalait son ardeur à l'étude et son esprit de discipline. Il répondait pleinement à l'idéal du futur prêtre tel que le traçait S. Jérôme dans sa Lettre à Rustiens : « Tu dois vivre de manière à mériter d'être clerc, en gardant ton adolescence de toute souillure, pour monter à l'autel du Christ avec un cœur vierge, enveloppé du bon témoignage des personnes du dehors. *Ulavice ut clericus esse meo caris ut adlescentiam tuam nullâ sorde commacules, ut ad altare Christi virgo procedas, ut de foris habeas bonum testimonium* ». C'est ainsi qu'il entra et vécut au Grand Séminaire où, après un stage de trois ans à Pont-Croix, il fut rappelé par Monseigneur Nouvel comme professeur en 1873.

Les hommes de valeur sont modestes. Monsieur Gadon n'étalait pas sa science. La littérature l'attirait peu. Il allait d'instinct aux ouvrages sérieux. Il se serait élevé volontiers vers les hautes

spéculations de la Théologie. Mais dans un Séminaire le maître doit se faire plutôt vulgarisateur. Ceux qui ont suivi son cours rendent justice à son enseignement, longuement préparé, soigneusement rédigé, largement commenté, avec un jugement sûr, dans un style exact. C'est ainsi qu'il enseigna la philosophie, l'Écriture Sainte la morale, la liturgie. Il y a eu des maîtres plus brillants. Il n'y en a pas eu de plus solides.

Il apportait un soin plus délicat encore à la direction spirituelle des séminaristes. C'est d'elle surtout que dépend la réussite des vocations. Le directeur seul pénètre assez intimement dans la conscience et dans le cœur pour cultiver les vertus nécessaires, combattre les défauts rectifier les pensées, purifier les sentiments, encourager les hésitations, éclairer les résolutions finales, et établir les âmes dans l'habitude d'unir totalement leur volonté à la volonté divine. C'est un ministère où la confiance du pénitent joue un rôle aussi important que l'expérience du directeur. Mais la sainteté engendre facilement la confiance.

Je n'ai pas connu de prêtre qui fût plus complètement et plus exclusivement prêtre. Il l'était jusqu'aux moelles. Il l'était dans la tenue, dans le langage, dans son règlement de vie imperturbablement observé, dans ses lectures d'ordre purement ecclésiastique, dans ses exercices de piété et ses retraites spirituelles, dans sa vie intérieure comme dans sa vie publique. Le prêtre ne vit que de la grâce de Dieu et de son esprit de foi : Il fait du bien aux autres dans la mesure où il essaie de se sanctifier lui-même. Quand il sait unir au goût de la prière le sentiment du devoir, quand il est humble, ferme, bon, et animé du zèle de la gloire divine et du salut des âmes, il est impossible qu'il n'exerce pas autour de lui une action profonde. C'est ce qui explique l'influence du bon Monsieur Gadon sur les séminaristes et sur le clergé, et ce qui justifie sa nomination par Monseigneur Valleau comme supérieur du Grand Séminaire, en 1893, pour remplacer Monsieur Olivier.

Il occupa ce poste de 1893 à 1911. Dans la mémoire des hommes il en gardera le titre. Aucun de nous ne songeait à lui en donner un autre. Il personnifiait admirablement la fonction. Sans cesser d'être un père, un père aimable et souriant, il fut un chef. Vous l'avez vu à l'œuvre. Préoccupé surtout de la formation des clercs, de leur vie spirituelle et de leurs études, il eut le souci constant de leur ministère futur, les poussant aux œuvres tout en les détournant du *Sillon*, les suivant à la caserne par ses lettres et ses visites, choisissant parmi eux une élite pour le Séminaire français et les Universités catholiques, faisant appel à des dévouements encore plus méritoires pour fournir par des instituteurs prêtres de nouveaux maîtres aux écoles vidées par la persécution. Et son autorité fut toujours obéie, des maîtres comme des étudiants, parce qu'il était la règle vivante, édifiant la maison par sa façon de célébrer la messe, et attirant toute la famille cléricale à l'amour de la sainte Eucharistie, de la Sainte Vierge et du Pape. Jamais ou ne surprit sur ses lèvres une critique à l'égard de l'autorité. Il se sentait associé à l'action de Dieu autant qu'au gouvernement de l'Evêque.

En ce temps-là, il y a trente ans, l'Evêque et le Supérieur souffraient l'un et l'autre de voir leur Séminaire privé d'une chapelle convenable. Ils résolurent d'en construire une qui ne fût pas trop indigne de Notre Seigneur. Vous savez comment Monsieur Gadon prit à cœur cette difficile entreprise, se mit en quête de ressources, fit dresser les plans, surveilla les travaux, meubla l'édifice et le fit consacrer ; — et comment, confiant dans la charité catholique, il résolut de reconstruire une moitié du Séminaire et de l'embellir en y faisant transporter le vieux cloître des Carmes de Pont-l'Abbé. Le diocèse dépensa six ou sept cent mille francs pour cet ensemble de travaux. S'il y avait une justice humaine, c'est dans le cimetière du Séminaire, auprès des bienfaiteurs qui y dorment leur dernier sommeil, que devrait trouver asile aujourd'hui celui qui a bâti la maison de Dieu et de ses clercs. Mais vous connaissez l'histoire du 30 Janvier 1907. Les envahisseurs sont venus, maîtres et élèves ont été expulsés. Les morts seuls y sont restés, protestant par leur présence contre la

spoliation consommée. Ce coup brisa le cœur de l'évêque, Mgr Dubillard, et plus encore celui du prêtre bâtisseur qui, la semaine dernière, dans ses longs jours d'agonie, ne cessait pas d'évoquer ce souvenir poignant et se croyait encore aux prises avec les expulseurs.

Il n'était pas pourtant de ceux qui pleurent inutilement sur les ruines. Un nouveau séminaire était nécessaire. Il l'établit, avec mille difficultés, au Carmel désert de Brest. Une occasion s'offrit bientôt de ramener sa famille cléricale dans la ville épiscopale. Il la saisit, aménagea dans ce but la vieille demeure ravie par le séquestre aux pieuses Ursulines, l'agrandit par de nouvelles constructions, et put y introduire ses fils, en attendant que la Providence leur rouvre la maison dévastée qui ressemble depuis leur départ à un hôtel de famille, dont les légitimes propriétaires auraient été chassés pour faire place à des hôtes de hasard.

Témoin de ses vertus et de son savoir-faire, j'avais pour lui une estime et une affection croissante. Je résolus de l'attacher à ma personne et au diocèse comme vicaire général. Il avait 67 ans. C'est déjà la vieillesse. Mais Dieu est bon pour les vieillards qui ont mené une vie laborieuse et sage. A leur vigueur naturelle, qui doit à la longue s'affaiblir par l'âge, Notre Seigneur ajoute une force d'emprunt, les grâces d'état, qui rendent une sorte de jeunesse aux vétérans qui changent de fonction.

Monsieur Gadon avait le goût du travail, le sens de l'administration, l'expérience des choses pratiques, la connaissance des personnes. Il n'ignorait rien du gouvernement des paroisses et des communautés religieuses. Pendant 16 ans, il s'est associé généreusement aux difficultés et aux fatigues de l'administration diocésaine, donnant le bon conseil avec indépendance, acceptant les directions de l'Evêque avec une docilité d'enfant, sans jamais demander un instant de repos. Les congrégations dont il était chargé lui rendent toutes le même témoignage. Il n'eut jamais en vue que le bien des âmes. Il s'appliquait à développer leur zèle tout en les maintenant dans esprit de leur état. De son côté, le clergé tout entier aimait à retrouver en lui l'homme empressé, serviable, plein de droiture et de science, que le séminaire lui avait fait apprécier.

Dans cet esclavage des affaires, il gardait facilement sa pensée fixée sur Dieu, et son attitude même révélait une vie spirituelle intense. Une fois surtout, j'ai constaté l'impression produite sur des étrangers par son air recueilli et pénétré. Il m'avait accompagné à Rome, en 1913, à l'occasion de la proclamation de l'héroïcité des vertus de Dom Michel Le Nobletz. Il était dans la jubilation de son âme pendant la lecture du Décret. Son visage rayonnait de piété comme celui d'un vieux saint de Bretagne. Le Pape Pie X l'observait avec un bon sourire. Quand nous, allâmes après la séance remercier le Secrétaire de la Congrégation des Rites, Mgr Lafontaine, qui est maintenant Cardinal et Patriarche de Venise, le savant prélat lui fit joyeux accueil, et, au moment du départ, me regardant comme pour me féliciter, il s'écria, en mettant la main sur l'épaule de Monsieur Gadon : « Et quand nous en aurons fini avec Dom Michel, nous nous occuperons de la cause de celui-ci. »

Même dans un jour de grand deuil, cette anecdote authentique, dont je fus aussi heureux que mon compagnon en était confus, ne vous paraîtra pas déplacée. Elle ne diminuera pas notre tristesse. Elle ne ralentira pas nos prières. Elle nous montrera combien celui que nous perdons mérite les suffrages dont tous les défunts ont besoin et combien il est digne d'être offert en modèle au clergé dont il a été l'honneur.